

## Isabelle Adjani, un mythe diaphane pour servir le Geneva Camerata

**Classique** Isabelle Adjani a enflammé la scène du Bâtiment des Forces Motrices en compagnie de la soprano Patricia Petibon.



la soirée invitait à se munir d'un solide 4x4 musical pour traverser toutes ces contrées sans en subir les soubresauts.

Par grandes enjambées et avec une assurance qui détonne dans le paysage, le Geneva Camerata nous a habitués, depuis sa naissance en 2013, à l'étrange exercice qui consiste à assembler en un seul concert des plaques musicales de continents très disparates. Cette signature opiniâtre s'est affichée une fois encore jeudi soir, au moment de l'ouverture de la nouvelle saison de l'ensemble au Bâtiment des Forces Motrices. De Rameau à Mozart, de Gluck à Schumann, en passant par une pièce contemporaine, l'affiche de

À côté de ce pedigree, les directeurs artistiques de l'orchestre, David Greilsammer et Céline Meyer, parviennent aussi, avec une facilité insolente, à aimer des stars a priori inatteignables. Que dire par exemple de la figure qui a foulé la scène genevoise, à savoir Isabelle Adjani? La rareté de ses apparitions, la légende qui accompagne le personnage ont suffi à remplir à ras bord la salle d'un public pas nécessairement mélomane. La preuve? Les applaudissements qu'on proscrit entre les mouvements d'une œuvre – en l'occurrence la «Symphonie N° 3» de Schumann – ont été légion jeudi soir. Parée d'une longue robe blanche, d'un foulard noué au cou et remonté d'une main lestée à chaque fois qu'il laissait entrevoir en bas du visage les signes non corrigés du temps qui s'écoule, la comédienne a parcouru d'une voix souvent diaphane et d'un allant tragique quelque peu forcé «Ismène». Soit une pièce musicale commandée par le GECA au compositeur Javier Muñoz Bravo et présentée en création mondiale dans une adaptation de l'œuvre du grand écrivain grec Yannis Ritsos. Sur cette musique plutôt exigeante, parsemée de textures sonores tantôt stridentes, tantôt apaisées, Isabelle Adjani a posé son texte avec précision, dans une ambiance quelque peu irréelle où l'aura de la récitante a aimé bien davantage que les traits de l'œuvre servie par sa voix.

Sur un rivage tout à fait opposé, l'autre grande invitée de la soirée, la soprano Patricia Petibon, a, elle, mis littéralement le feu dans la salle, d'une voix comme toujours extraordinaire de puissance, de virtuosité et de richesse dans ses registres expressifs. On l'aura ainsi trouvée bluffante d'engagement et de présence dans les quelques airs de Gluck (tirés d'«Armide» et d'«Iphigénie en Tauride»), d'autres de Mozart («Alma grande nobil core» puis un extrait d'«Idoménée»). À ses côtés, le GECA s'est affiché en grande forme, tonique et saignant, bien que pas toujours précis dans les attaques et les intonations des archets en fin de programme, avec la «Troisième» de Schumann.